

LIVRE 5

Luc 5,12-16. Guérison d'un lépreux.

«Et comme Il se trouvait dans une ville, voici qu'un homme couvert de lèpre, se prosternant à terre, l'implora en ces termes : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez purifier. Et Il étendit la main et le toucha en disant : Je le veux, sois purifié.»



Il est bien que pour cette guérison de lépreux on ne désigne expressément aucune localité, pour montrer que ce n'est pas le seul peuple d'une cité spéciale, mais les peuples de l'univers qui ont été guéris. Il est également bien que, dans saint Luc, cette guérison soit le quatrième prodige depuis l'arrivée du Seigneur à Capharnaüm; car s'il a donné au quatrième jour la lumière du soleil et l'a rendu plus éclatant que les autres jours, alors qu'apparaissaient les éléments du monde, nous devons également considérer cet ouvrage comme plus éclatant. Selon saint Matthieu, on nous le présente comme le premier guéri par le Seigneur après les Béatitudes (Mt 8,3) : ainsi, le Seigneur ayant dit : «Je ne suis pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir» (Mt 5,17), cet homme qui était exclu par la Loi, s'il comptait être purifié par le pouvoir du Seigneur, jugeait que la grâce ne vient pas de la Loi mais est au-dessus de la Loi, puisqu'elle peut effacer la souillure d'un lépreux. Mais de même que dans le Seigneur le pouvoir et l'autorité, ainsi apparaît en cet homme la constance de la foi. Il se prosterne face contre terre, ce qui est humilité et confusion, en sorte que chacun rougisse des souillures de sa vie. Mais la retenue n'a pas étouffé l'aveu : il a montré sa plaie, il a demandé le remède, et son aveu même est plein de religion et de foi : «Si vous le voulez, dit-il, vous pouvez me purifier.» A la volonté du Seigneur il attribue la puissance; quant à la volonté du Seigneur, il n'en a pas douté faute de croire à sa bonté, mais, conscient de sa souillure, il ne l'a pas escomptée. Et le Seigneur, avec cette dignité qui Lui est coutumière, lui répond : «Je le veux, sois purifié.» «Et immédiatement sa lèpre le quitta.» Car il n'y a pas d'intervalle entre l'œuvre de Dieu et son ordre : l'ordre même inclut l'œuvre. Aussi bien «Il dit, et ce fut fait» (Ps 32,9). Vous le voyez bien, on ne saurait douter que pour Dieu vouloir, c'est pouvoir. Si donc chez Lui vouloir, c'est pouvoir, ceux qui affirment l'unité de vouloir dans la Trinité affirment à coup sûr l'unité de pouvoir. Ainsi la lèpre s'est aussitôt retirée : reconnaissez la volonté de guérir, qui a fait suivre l'action de la réalisation. Aussi bien, selon saint Marc, le Seigneur eut pitié de lui : il est bon que ce soit noté. Bien des traits semblables ont été notés par les évangélistes, qui voulaient nous affermir sur deux points : ils ont décrit les marques de puissance en vue de la foi; ils ont mentionné les oeuvres vertueuses en vue de l'imitation. C'est pourquoi Il le

touche sans dégoût; Il commande sans hésitation : car c'est une marque de son pouvoir qu'ayant le pouvoir de guérir et l'autorité pour ordonner, Il n'a pas dédaigné le témoignage de son activité. Donc Il dit : «Je veux», à cause de Photin; Il ordonne, à cause d'Arius; Il touche, à cause du Manichéen.

Et il n'en est pas qu'un seul dont la lèpre soit guérie; il y a tous ceux à qui il est dit : «Vous êtes maintenant purs, grâce à la parole que je vous ai dite» (Jn 15,3). Si donc le remède de la lèpre est la parole, le mépris de la parole est assurément la lèpre de l'âme. Mais pour que la lèpre ne passe pas au médecin, chacun, prenant modèle sur l'humilité du Seigneur, doit éviter la gloriole. Pourquoi en effet recommander de n'en parler à personne, sinon pour nous apprendre à ne pas divulguer nos bienfaits mais à les cacher, de manière à écarter le salaire non seulement de l'argent, mais de la faveur ? Peut-être encore la raison qui fait prescrire le silence est-elle une préférence pour ceux qui croiront par une foi spontanée plutôt que par l'espérance des bienfaits. Or il lui est prescrit, conformément à la Loi, de se présenter au prêtre, non pour amener une victime étrangère, mais pour s'offrir lui-même à Dieu en sacrifice spirituel, afin que, la souillure de ses actions passées étant effacée, il soit consacré à Dieu comme une victime agréable grâce à la connaissance de la foi et à l'éducation de la sagesse; car «toute victime sera assaisonnée de sel» (Mc 9,8). A ce propos Paul dit encore : «Je vous supplie, mes frères, par la miséricorde de Dieu, d'offrir vos corps comme une victime acceptable et agréable à Dieu» (Rom 12,7).

Ceci en même temps est admirable, qu'il ait guéri selon le mode même de la demande. «Si vous le voulez, vous pouvez me purifier. – Je le veux, sois purifié.» Vous voyez là sa volonté, vous voyez aussi sa disposition de tendresse. – «Et étendant la main, Il le toucha.» La Loi interdit de toucher les lépreux (Lév 13,3); mais Celui qui est le maître de la Loi n'a pas à suivre la Loi, mais fait la Loi. Il a donc touché, non parce qu'à moins de toucher Il n'aurait pu guérir, mais pour prouver qu'il n'était pas assujéti à la Loi et qu'il ne craignait pas la contagion comme les hommes, mais ne pouvait être conta-miné, Lui qui délivrait les autres, et que bien au contraire l'attouchement du Seigneur chassait la lèpre, laquelle d'ordinaire contaminait quiconque la touchait. On lui prescrit de se montrer au prêtre et de faire une offrande pour sa purification; s'il se présente ainsi au prêtre, le prêtre comprendra qu'il n'a pas été guéri selon la procédure légale, mais par la grâce de Dieu supérieure à la Loi; puis, en prescrivant un sacrifice selon que Moïse l'a ordonné, le Seigneur montrait qu'il ne détruisait pas la Loi mais l'accomplissait; Il se conduisait selon la Loi, alors même qu'on le voyait guérir, en dépassant la Loi, ceux que les remèdes de la Loi n'avaient pas guéris. Et c'est à bon droit qu'il ajoute : «comme l'a prescrit Moïse»; car «la Loi est spirituelle» (Rom 7,14); aussi voit-on qu'il a prescrit un sacrifice spirituel. Il ajoute enfin : «Afin que ce soit un témoignage pour vous», c'est-à-dire si vous croyez à Dieu, si la lèpre de l'impiété se retire, si le prêtre connaît ce qui est caché, s'il est témoin de la pureté de vos sentiments : ce qui ferait voir de préférence le prêtre en Celui à qui nul secret n'échappe, à qui il est dit : «Vous êtes prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech» (Ps 109,4).

Luc 5,17-26. Guérison d'un paralytique.

«Et voici venir des hommes portant sur un lit un homme qui était paralytique; ils cherchaient à le faire entrer et à le déposer devant Lui; et ne sachant par où le faire entrer, à cause de la presse, ils montèrent sur le toit et, à travers les tuiles, le firent des-cendre, dans son lit, au milieu de tous, devant Jésus.»

La guérison de ce paralytique n'est ni dépourvue de sens ni commune, puisqu'on nous dit qu'auparavant le Seigneur a prié : non certes pour être secouru mais pour l'exemple; car Il nous a donné un modèle à imiter, Il n'a pas recouru à une démarche pour obtenir. Et comme des docteurs de la Loi s'étaient réunis de toute la Galilée, de Judée et de Jérusalem, parmi les guérisons d'autres infirmes, on nous décrit comment ce paralytique fut guéri.

Avant tout, comme nous l'avons dit plus haut, chaque malade doit recourir à des intercesseurs qui demanderont pour lui la santé : grâce à eux, l'ossature disloquée de notre vie et les jambes boiteuses de nos actions seront remises par le remède de la parole céleste. Qu'il y ait donc des conseillers de l'âme, qui élèveront plus haut l'es-pirit humain, si engourdi qu'il soit par la faiblesse du corps. C'est encore par leur ministère que, façonné à s'élever et à s'abaisser, il sera

placé devant Jésus, digne d'être vu par les yeux du Seigneur. Car le Seigneur regarde l'humilité : «parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante» (Lc 1,48).



«Voyant leur foi», est-il dit. Le Seigneur est grand : à cause des uns Il pardonne aux autres, et tandis qu'il agrée les uns, aux autres Il pardonne leurs fautes. Pour-quoi, ô homme, votre compagnon ne pourrait-il rien sur vous, quand auprès du Seigneur son serviteur a titre à intervenir, droit d'obtenir ? Apprenez, vous qui jugez, à pardonner; apprenez, vous qui êtes malade, à implorer.

Si vous n'espérez pas le pardon de fautes graves, recourez à des intercesseurs, recourez à l'Eglise qui priera pour vous et, par égard pour elle, le Seigneur vous accordera le pardon qu'il eût pu vous refuser. Et, bien que nous devions ne pas négliger la réalité historique et croire que le corps de ce paralytique a vraiment été guéri, reconnaissez cependant la guérison de l'homme intérieur, à qui ses péchés sont pardonnés. En affirmant que seul le Seigneur peut les remettre, les Juifs reconnaissent forcément sa divinité et leur jugement trahit leur mauvaise foi, puis-qu'ils exaltent l'œuvre et nient la personne. Aussi le Fils de Dieu a-t-il recueilli leur témoignage sur son œuvre, sans demander l'adhésion de leur parole : car la mauvaise foi peut admettre, elle ne peut croire; donc le témoignage ne fait pas défaut à la divinité, la foi manque pour le salut. Car c'est un plus grand secours pour la foi, que ce témoignage involontaire; et c'est une faute plus désastreuse que de nier quand on est convaincu par ses propres affirmations. C'est donc grand égarement que ce peuple incroyant, ayant reconnu qu'à Dieu seul il appartient de remettre les péchés, ne croie pas en ce Dieu quand Il remet les péchés. Quant au Seigneur, qui veut sauver les pécheurs, Il démontre sa divinité et par sa connaissance des secrets et par les prodiges de ses actions; Il ajoute : «Quel est le plus facile ? dire : vos péchés vous sont remis, ou dire : levez-vous et marchez ?» En cet endroit Il fait voir une image complète de la résurrection, puisque, guérissant les blessures de l'âme et du corps, Il remet les péchés des âmes, il chasse l'infirmité du corps : cela veut dire que l'homme tout entier est guéri. Encore donc qu'il soit grand de remettre aux hommes leurs péchés – car «qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul», qui les remet aussi par ceux auxquels Il a donné le pouvoir de remettre ? – pourtant il est beaucoup plus divin de donner la résurrection aux corps, étant donné que le Seigneur même est la résurrection.

Ce lit qu'on prescrit d'emporter, que signifie-t-il, sinon qu'il est prescrit de soulever le corps humain ? C'est ce lit que chaque nuit lave David, comme nous le lisons : «Je lave chaque nuit mon lit; de mes larmes j'arrosé ma couche» (Ps 6,7). C'est le lit de souffrance où gisait notre âme en proie aux pénibles tourments de sa conscience. Mais quand on se conduit selon les préceptes du Christ, ce n'est plus un lit de souffrance, mais de repos. La miséricorde du Seigneur a changé en repos ce qui était mort : c'est Lui qui pour nous a changé le sommeil de mort en charme délicieux.

Et non seulement il reçoit l'ordre d'emporter son lit, mais encore de regagner sa demeure, c'est-à-dire de retourner au paradis : car c'est la vraie demeure, la première qui accueillit

l'homme; il l'a perdue non en droit, mais par fraude : aussi est-il juste que la maison soit rendue, à la venue de Celui qui devait anéantir les pièges de la fraude, restaurer le droit.

Et nul intervalle avant la guérison : le même instant voit les paroles et la cure. Les incrédules le voient se lever, s'étonnent de son départ, et aiment mieux redouter les oeuvres merveilleuses de Dieu que croire; car s'ils avaient cru, ils n'auraient certes pas craint mais aimé, puisque «l'amour parfait chasse la crainte» (I Jn 4,18); alors ceux-ci, n'aimant pas, calomniaient. A ces calomnieurs Il dit :«Pourquoi mal penser en vos cœurs ?» Qui parle ainsi ? le Grand Prêtre. Il voyait la lèpre dans le coeur des Juifs, Il les montre pires que le lépreux. Celui-là reçut l'ordre de se présenter au Prêtre, une fois purifié; ceux-ci, le Prêtre les repousse, de peur que leur lèpre n'en contamine d'autres.

Luc 5,27-39. Vocation de Lévi; le nouveau Royaume.

Vient ensuite la mystérieuse vocation du publicain. Il lui ordonne de le suivre non du pas de son corps, mais du mouvement de l'âme. Ainsi cet homme, qui jusque-là tirait avec avidité son profit des marchandises, avec dureté des fatigues et périls des marins, sur un mot d'appel, a quitté ses biens, lui qui volait le bien d'autrui; et, quittant ce banc infâme, il a marché à la suite du Seigneur de toute l'ardeur de son âme. Bien plus, il déploie l'appareil d'un grand festin : car celui qui reçoit le Christ en sa demeure intérieure est rassasié des immenses délices de joies surabondantes. Oui, le Seigneur entre volontiers et repose dans l'amour de celui qui a cru. Mais voici se rallumer la malveillance des incroyants, et l'image de leur châtiment à venir est d'avance figurée. Tandis que les fidèles festoieront et reposeront dans le royaume des cieus, l'incrédulité jeûnera et sera torturée. En même temps apparaît la différence qu'il y a entre les disciples de la Loi et de la grâce : ceux qui suivent la Loi subiront dans leur âme à jeun une faim éternelle; ceux qui ont reçu le Verbe dans l'intime de l'âme, renouvelés par l'abondance de la nourriture et de la fontaine éternelle, ne sauraient avoir faim et soif. C'est pourquoi ceux dont l'âme était à jeun murmuraient : «Pourquoi, disaient-ils, mange-t-il et boit-Il avec les publicains et les pécheurs ?» Cela, c'est la parole du serpent; aussi bien, est-ce la première parole que le serpent proféra, quand il dit à Eve : «Pourquoi donc Dieu a-t-il dit : Ne mangez pas de tout arbre ?» Ils répandent donc le venin de leur père, quand ils disent : «Pourquoi donc mange-t-il et boit-Il avec les publicains et les pécheurs ?» Du moment que le Seigneur mange avec les publicains, Il ne nous interdit pas de prendre un repas même avec des Gentils : Il dit : «Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais ceux qui vont mal.». C'est un nouveau remède que le Maître nouveau a apporté; ce n'est pas un produit de la terre; toute créature ignore l'art de le confectionner. Venez, vous tous qui avez contracté les maladies variées des péchés; usez de ce remède inaccoutumé qui élimine le venin du serpent, qui a non seulement enlevé la cicatrice des blessures, mais supprimé la cause de la plaie cruelle. Ce remède ne comporte pas la diète, mais fournit la nourriture à l'âme : car «le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et on dit : Il est possédé» (Lc 7,34). Aussi notre âme n'est-elle pas affamée; affamés, ceux dont le Christ est absent et à qui manquent les provisions des bons mérites. Au contraire, celui qui possède les délices de sa vertu, qui reçoit le Christ dans sa maison, offre un grand festin, c'est-à-dire le festin spirituel des bonnes oeuvres, dont est privé le peuple des riches, où le pauvre est rassasié. Et c'est pourquoi, dit-Il, les fils de l'Epoux ne sauraient jeûner tant que l'Epoux est avec eux. «Mais viendront des jours où l'Epoux leur sera ravi.». Qu'est-ce que ces jours où le Christ nous sera ravi, alors surtout que Lui-même a dit : «Je serai avec vous jusqu'à la fin des temps» (Mt 28,20), que Lui-même a dit : «Je ne vous laisserai pas orphelins» (Jn 14,18) ? Car il est certain que, s'il nous délaisse, nous ne pourrions être sauvés. Personne ne peut vous dérober le Christ si vous ne vous dérobez à Lui. Que votre vanité ne vous dérobe pas, que la présomption ne vous dérobe pas. Et ne vous prévaliez pas de la Loi; car «Il n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs».

Comment donc Dieu aime-t-il la justice (Ps 10,8) et David n'a-t-il pas vu le juste abandonné (Ps 36,25) ? Quelle est cette équité qui abandonne le juste et appelle à soi le pécheur ? A moins d'entendre qu'il appelle justes ceux qui se prévalent de la Loi et ne recherchent pas la grâce de l'Évangile : or nul n'est justifié de par la Loi, mais on est racheté de par la grâce. La justice est donc dans la Loi, mais la justice n'est point par la Loi; car l'Apôtre lui-même dit : «Hébreu et fils d'Hébreux, quant à la Loi, pharisien, quant à la justice qui est dans la Loi, vivant sans reproche» (Phil 3,5-6); lui qui se glorifiait de la Loi dit : «Ces avantages, je les ai considérés, eu égard au Christ, comme un détriment» (Ib., 7); ce qui veut dire qu'il a rejeté la

justice et la gloire de la Loi; car la justice de la Loi sans le Christ est vide, puisque la plénitude de la Loi, c'est le Christ. Bien donc que la justice soit dans la Loi, la justice n'est point par la Loi; car «si la justice est par la Loi, alors le Christ est mort sans raison» (Gal 2,21), puisque le Christ est mort pour accomplir la justice; aussi bien, quand Jean Lui dit : «C'est moi qui dois être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi», Il répond : «Laisse faire : c'est ainsi qu'il nous sied d'accomplir toute justice» (Mt 3,14-15). Donc le Christ n'est pas mort sans raison, mais pour nous, afin que les justes resplendissent comme le soleil dans le Royaume de son Père (Mt 13,43). Mais les Juifs ne sont pas justes, et il leur est dit : «Quand vous verrez les justes entrer dans le Royaume des cieux» (Lc 13,28). Ceux-là sont justes qui ne rendent pas coup pour coup, qui aiment leur ennemi. Faute de l'entendre ainsi, on découvre une contradiction dans «je ne suis pas venu appeler les justes»; mais Il n'appelle pas ceux qui se disent justes, car «ignorant Dieu, et cherchant à établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu» (Rom 10,3). Donc ceux qui s'attribuent la justice ne sont pas appelés à la grâce : car si la grâce vient du repentir, il est clair que répugner au repentir, c'est renoncer à la grâce. Ils ont eu soif comme des blessés, ceux qui se disent saints : à ceux-là l'Epoux sera ravi. Mais à nous ni Caïphe ni Pilate n'a ravi le Christ et nous ne saurions être à jeun, puisque nous avons le Christ et sommes nourris de la chair et du sang du Christ. Comment paraître à jeun si l'on n'est pas affamé ? Comment paraître à jeun si l'on n'a pas soif ? Et comment avoir soif quand on boit le Christ, puisque Lui-même a dit : «Celui qui boira de l'eau que je donnerai, n'aura jamais soif» (Jn 4,13). D'ailleurs qu'il s'agisse du jeûne de l'âme, c'est ce que montre également la suite; car «Il leur dit cette parabole : Personne n'appliquera sur un vieil habit une pièce d'un habit neuf». Il avait dit que les fils de l'Epoux, c'est-à-dire les fils du Verbe, élevés par la régénération du baptême à la condition de la race divine, aussi longtemps que l'Epoux est avec eux ne peuvent jeûner. Ce n'est certes pas proscrire le jeûne, qui affaiblit la chair et réprime la sensualité du corps : car ce jeûne nous est une recommandation devant Dieu. Comment le Seigneur interdirait-il ici le jeûne à ses disciples, alors qu'il jeûnait Lui-même, et quand enfin Il dit que les pires esprits ont coutume de ne céder qu'aux jeûnes et aux prières (Mt 17,20) ? Bref, ici encore, c'est le jeûne qu'il appelle un vieux vêtement : celui que l'Apôtre a jugé bon à dépouiller, quand il a dit : «Dépouillez-vous donc du vieil homme avec ses activités», pour revêtir celui qui est renouvelé par la sanctification du baptême (Col 3,9-10). La suite des préceptes s'accorde donc en un même enseignement : ne pas mêler les actes du vieil homme et du nouveau; car le premier, charnel, accomplit les actes de la chair; l'autre, l'intérieur, celui qui renaît, ne doit pas présenter la bigarrure d'actions anciennes et nouvelles mais, portant la couleur du Christ, appliquer son âme à imiter Celui pour qui il a pris une nouvelle naissance au baptême. Loin de nous donc ces voiles multi-couleurs de l'âme, qui déplaisent à l'Epoux; Lui déplaît quiconque n'a pas la robe nuptiale. Et qu'est-ce qui peut plaire à l'Epoux, sinon la paix de l'âme, la pureté du cœur, la charité de l'esprit ? Le bon Epoux, c'est le Seigneur Jésus. Il a inauguré une vie qui vient d'un enfantement nouveau. Celle qui l'a épousé est délivrée des corruptions de la chair; elle ne recherche pas des enfants mortels ? elle ne se plaît pas dans les douleurs d'Eve ? ni un mari sujet au péché, ni l'héritage d'un père condamné. Elle a vu les ulcères de cette chair qu'auparavant elle désirait; elle a pris garde que ce n'est pas beauté véritable que celle qui est défigurée par les vices. Alors qu'avez-vous à faire d'un tel époux, ô femme ? Cherchez avec soin, et sur tout ce corps vous trouverez des plaies. Reconnaissez plutôt un autre Epoux, qui est environné de lumière, dont la beauté ne saurait périr. Celui-là, portez-le dans votre âme, consacrez-le dans votre temple; portez-le dans votre corps, ainsi qu'il est écrit : «Portez le Seigneur dans votre corps» (I Cor 6,20). Entrez dans son lit nouveau, contemplez sa beauté inaccoutumée, revêtez-le, voyez-le à la droite du Père, et réjouissez-vous d'avoir un tel Epoux; Lui vous revêtira de bénédiction, de peur que ne vous nuise la déchirure du péché. Conservons donc le vêtement dont le Seigneur nous a revêtus au sortir de l'eau sainte. Ce vêtement est vite déchiré si les actions ne sont pas en rapport; il est vite mangé des teignes de la chair et souillé des errements du vieil homme.

Ici donc il nous est interdit d'associer le neuf et le vieux; dans l'Apôtre, même de revêtir le neuf sur le vieux : il faut dépouiller le vieux, revêtir le neuf, afin de nous trouver dépouillés, mais non pas nus (II Cor 5,2-4). Nous nous dépouillons pour prendre du meilleur; nous sommes mis à nu quand le vêtement nous est enlevé par la ruse d'un autre, au lieu d'être quitté de notre plein gré.

«Et personne ne met le vin nouveau dans de vieilles outres.»

La fragilité de la nature humaine est mise à découvert lorsque nos corps sont comparés aux dépouilles des animaux morts. Et plaise à Dieu que nous puissions remplir l'office de bonnes outres : conserver le mystère que nous avons reçu. L'art d'éviter le dégât, c'est de confier à des outres renouvelées le vin nouveau. Nous devons donc garder toujours ces outres pleines : vides, la teigne et la rouille les rongent vite; la grâce les garde remplies.

Il y a une belle correspondance entre cette oeuvre et de tels préceptes : car c'est le sixième ouvrage que cette sorte de forme nouvelle donnée à la physionomie de Lévi. Or c'est le sixième jour que fut créé l'homme; c'est par la sixième oeuvre du Christ qu'est reformée non l'ancienne créature, mais une nouvelle, et comme une forme inaccoutumée. Aussi, à titre de nouvelle créature, il offre un festin au Christ, parce que le Christ se plaît en lui et que lui-même mérite d'avoir sa part de délices avec le Christ. C'est donc pour le former que le Christ donne des préceptes. Il le suivait maintenant, joyeux, allègre, transporté : «Je ne fais plus figure de publicain, disait-il; je ne porte plus Lévi; j'ai dépouillé Lévi en revêtant le Christ. Je déteste ma race, je fuis ma vie première; je ne suis que vous, Seigneur Jésus, qui guérissez mes blessures. Qui me séparerait de l'amour de Dieu, qui est en vous ? la tribulation ? l'angoisse ? la faim ? (Rom 8,35). Je suis attaché comme par les clous de la foi, je suis retenu par les bonnes entraves de l'amour. Tous vos commandements seront comme un cautère que je tiendrai appliqué; le cautère du commandement brûle, mais c'est la pourriture de la chair qu'il brûle, pour que la contagion ne gagne pas le vif; le remède mord, mais il enlève l'infection de l'ulcère. Retranchez donc, Seigneur Jésus, par votre glaive puissant la pourriture de mes péchés; tandis que vous me tenez attaché par les liens de l'amour, taillez tout ce qui est gâté. Venez vite percer les passions cachées, secrètes, variées; débridez la plaie, de peur que l'humeur malsaine ne se propage. Purifiez toute infection par le bain nouveau. Écoutez-moi, hommes terrestres, qui avez la pensée enivrée par vos péchés. Moi aussi, Lévi, j'étais blessé de semblables passions; j'ai trouvé un médecin qui habite au ciel et répand ses remèdes sur terre. Lui seul peut guérir mes blessures, car Il ne s'en connaît pas; Lui peut ôter au coeur sa douleur, à l'âme sa pâleur, car Il connaît les secrets.»

Luc 6,1-5. Les épis froissés.

«Et il arriva que le samedi second-premier, comme Il passait par des cultures, ses disciples cueillaient des épis et en mangeaient, en les froissant dans leurs mains.»

Ce n'est pas seulement par la teneur de ses paroles, mais par la pratique même et par l'exemple de ses actes, que le Seigneur Jésus se met à dépouiller l'homme de l'observance de la Loi ancienne et à le revêtir du vêtement nouveau de la grâce. Aussi l'emmène-t-Il maintenant le jour du sabbat à travers les cultures, c'est-à-dire qu'il l'applique à des oeuvres fructueuses. Que veut dire le sabbat, la moisson, les épis ? Ce n'est pas un petit mystère. Le champ, c'est tout le monde présent; la moisson du champ, c'est, par les semences du genre humain, la récolte abondante des Saints; les épis du champ, les fruits de l'Église, que les apôtres remuaient par leur activité, se nourrissant et s'alimentant de nos progrès. Elle était donc sur pied, la riche moisson des vertus, aux multiples épis, auxquels sont comparés les fruits de nos mérites; car comme eux, le mauvais temps les gâte, ou le soleil les grille, ou les pluies les détrempe, ou les orages les brisent, ou bien les moissonneurs les entassent dans le dépôt des greniers bienheureux. La terre donc avait déjà reçu la parole de Dieu et, ensemencé par le grain céleste, le champ nourricier avait produit de riches moissons. Les disciples avaient faim du salut des hommes, et semblaient extraire de la haie des corps le fruit des âmes, attiré à la lumière de la foi par les éclatants prodiges qu'ils opéraient. Mais les Juifs pensaient que ce n'était pas permis le sabbat; le Christ, par un nouveau bienfait de la grâce, soulignait l'oisiveté de la Loi, l'action de la grâce.

Et ce n'est pas, je pense, sans mystère qu'en Matthieu et Marc l'évangéliste a mentionné simplement les sabbats : car ce sont des sabbats que les loisirs sans fin de la résurrection éternelle. Donc, soit dans ce siècle, où se reposent et vaquent les superstitions des Juifs, soit dans l'autre, où nous-mêmes célébrerons les fériés d'une solennité sans fin, nous mangerons les biens de la terre, selon qu'il est écrit : «Eux mangeront, tandis que vous aurez faim» (Is 65,13). Il est cependant remarquable qu'en Luc on dit le sabbat second-premier, non le premier-second : ... Il fallait donner le pas à ce qui est meilleur. Second sabbat, parce qu'un premier est venu d'abord en vertu de la Loi, où un châtement était prescrit pour quiconque travaillerait; premier, parce que ce sabbat de la Loi, qui était le premier, a été aboli, et celui-là s'est trouvé le premier

qui fut institué en second lieu. Car, puisqu'il est permis de travailler le sabbat et que travailler n'encourt nul châtement, du sabbat légal qui a cessé d'être en vigueur il n'est resté pas même le nom; puisque cependant il fut le premier par l'origine et l'autre quant au bienfait, ce dernier n'est pas moindre parce qu'il est second. Car Adam aussi est premier et il ne saurait être comparé au second Adam : «Le premier Adam, âme vivante; le dernier Adam, esprit vivi-fiant» et «le premier homme, venant de la terre, est terrestre; le second homme, venu du ciel, est céleste» (I Cor 15,45-47). A coup sûr le second passe avant le premier : l'un cause la mort, l'autre la vie. De même on parle d'un sabbat second-premier : second dans l'ordre numérique, premier quant au bienfait réalisé; car mieux vaut le sabbat où la peine est remise que celui où le châtement est prescrit. La Loi est première, l'Évangile second; pourtant la crainte est inférieure à la grâce. Ou bien, peut-être, premier dans la détermination du dessein, second dans l'exécution de la décision. Mais il est bien que le, Seigneur, dans ce passage encore, montre en la Loi la figure de l'avenir et accuse les défenseurs de la Loi d'ignorer les choses de la Loi : Il cite l'exemple de David qui, ayant faim lui et ses compagnons, entra dans la maison de Dieu, prit les pains de proposition, en mangea et en donna à ceux qui étaient avec lui (I Sam 21,3-6). Grand exemple et vraiment prophétique, où pour la première fois on nous montre qu'il faut s'attacher non point au vide de la Loi, mais au solide et à l'utile. Au reste, comme David et ses compagnons fuyaient devant le roi Saul, ce passage de la Loi préfigure le Christ, qui avec ses apôtres devait se dérober au prince du monde. Mais comment cet observateur et défenseur de la Loi a-t-il lui-même mangé des pains et en a-t-il donné à ceux qui étaient avec lui, alors qu'il n'était permis qu'aux seuls prêtres d'en manger, sinon pour montrer par cette figure que la nourriture des prêtres serait mise à la disposition des peuples, ou encore que nous devons tous imiter la vie des prêtres, ou bien que tous les enfants de l'Eglise sont prêtres ? Nous recevons en effet l'onction pour un sacerdoce saint, nous offrant nous-mêmes à Dieu en victimes spirituelles (I Pierre 2,5). Sur la Loi donc se répand désormais la doctrine du Christ : elle ne détruit pas la Loi mais la remplit, puisqu'elle ne détruit pas même le sabbat. Si le sabbat a été fait pour l'homme, et si l'utilité de l'homme demandait que l'homme affamé, qui avait longtemps été privé des fruits de la terre, évitât le jeûne de la faim antique, il n'y a certes pas destruction de la Loi mais accomplissement. Comment donc reprocher comme un grief au Seigneur ce qui chez le serviteur n'est pas réputé grief ? Et quoi de plus évident que cette figure qui revient au cours de tout l'épisode ? David entra dans la maison du prêtre Achimélech; mais, en face même du danger de mort, l'âme du saint prêtre n'éconduisit pas l'hôte, n'évita pas le proscrit. C'est la beauté de l'hospitalité de prendre volontiers sur nous les dangers d'autrui. Mais ce qui est moralité selon l'histoire est aussi prophétie au sens mystérieux : même mis en présence de leur perte et de la mort à subir, les prêtres fidèles ne refuseraient pas l'hospitalité de leur âme au véritable David. Et l'on nous enseigne non seulement que le Christ trouvera gîte dans la demeure de chaque prêtre, mais encore qu'il y prendra au figuré les dépouilles et les armes des esprits pervers : car celui qui donne l'hospitalité au Christ dépouille de ses traits le Goliath spirituel. Et quoi de plus clair que ce fait : David, dans la maison d'Achimélech, demandant cinq pains et n'en recevant qu'un ? Cette figure nous montre que la nourriture des fidèles allait être assurée non par les cinq Livres mais par le corps du Christ; que le Christ prendrait un corps pour que nul des fidèles ne fût affamé. Et Doech n'est pas dépourvu de sens figuratif : il était gardien de mulets, parce que seul le gardien d'un troupeau stérile pouvait réaliser le symbole du traître Judas. Quant au fait que, pour avoir accueilli David, toute la maison d'Achimélech fut persécutée par Saul, sauf Abiathar, prince des prêtres d'alors (I Sam 22,20), cela nous montre prophétiquement que personne ne peut nuire au véritable Prince des prêtres, qui est le seul Christ.

Luc 6,6-11. L'homme à la main desséchée.

De là, le Seigneur passe à d'autres oeuvres. Car, ayant résolu de sauver l'homme tout entier, Il parcourait les membres un par un; Il pourrait de la sorte dire en vérité : «Vous êtes irrités contre moi, qui ai guéri un homme tout entier un jour de sabbat» (Jn 7,23). Donc en ce passage, la main qu'avait étendue Adam pour cueillir les fruits de l'arbre défendu, Il l'a imprégnée de la sève salutaire des bonnes oeuvres, afin que, desséchée par la faute, elle fût guérie par les bonnes oeuvres. A cette occasion, le Christ prend à partie les Juifs, qui par leurs fausses interprétations violaient les préceptes de la Loi, jugeant que le sabbat il fallait faire relâche même des bonnes oeuvres, alors que la Loi a préfiguré dans le présent la physionomie de l'avenir, où à coup sûr le mal chômera, non le bien. Car, si les oeuvres de ce monde seront mises au repos, ce n'est pas un acte dépourvu d'oeuvre bonne que de se reposer dans la louange de Dieu. Vous avez donc entendu les paroles du Seigneur : «Etendez la main», dit- Il. Voilà le remède commun, général. Et

vous qui croyez avoir la main saine, prenez garde que l'avance, prenez garde que le sacrilège ne la contracte. Étendez-la souvent : étendez-la vers ce pauvre qui vous implore; étendez-la pour aider le prochain, pour porter secours à la veuve, pour arracher à l'injustice celui que vous voyez soumis à une vexation inique; étendez-la vers Dieu pour vos péchés. C'est ainsi qu'on étend la main, ainsi qu'elle se guérit. C'est ainsi que Jéroboam, quand il sacrifiait aux idoles, eut la main contractée, et qu'il l'étendit (de nouveau) quand il pria Dieu (I R 13,4-6).

Luc 6,12-49. Sermon sur la montagne.

«Et il advint dans ces jours qu'Il se retira sur la montagne pour prier; et Il passa la nuit à prier Dieu.»

Ceux qui prient ne gravissent pas tous la montagne – car il est une prière qui produit le péché (Ps 108,7) – mais celui qui prie bien, s'élevant des biens terrestres aux supérieurs, gravit la cime de la sollicitude d'en haut. Mais celui-là ne gravit pas la montagne qui a souci des richesses du monde ou des honneurs; il ne gravit pas la montagne, celui qui convoite la possession des terres d'autrui. Celui-là monte qui cherche Dieu; celui-là monte qui implore pour sa marche l'aide du Seigneur. Toutes les âmes grandes, toutes les âmes élevées gravissent la montagne; car ce n'est pas au premier venu que le Prophète dit : «Gravis la montagne élevée, toi qui donnes la bonne nouvelle à Sion; élève la voix avec force, toi qui donnes la bonne nouvelle à Jérusalem» (Is 40,9). Ce n'est point par les pas de votre corps mais par des actions élevées qu'il vous faut gravir cette montagne. Suivez le Christ, en sorte que vous-même puissiez être montagne; car «les montagnes l'entourent» (Ps 124,2). Cherchez dans l'Évangile, vous trouverez que seuls les disciples ont gravi la montagne avec le Seigneur.

Le Seigneur prie donc : non afin d'implorer pour Lui, mais afin d'obtenir pour moi; car bien que le Père ait mis toutes choses à la disposition du Fils, le Fils cependant, pour réaliser pleinement sa condition d'homme, juge à propos d'implorer le Père pour nous : car Il est notre avocat. Ne dressez pas des oreilles insidieuses, vous figurant que le Christ demande par faiblesse pour obtenir ce qu'il ne peut accomplir, Lui auteur du pouvoir : maître en obéissance, Il nous façonne par son exemple aux préceptes de la vertu. «Nous avons, est-il dit, un avocat auprès du Père» (I Jn 2,1) : s'il est avocat, Il doit s'interposer pour mes péchés. Ce n'est donc point par faiblesse mais par bonté qu'il implore. Vous voulez savoir à quel point tout ce qu'il veut, Il le peut ? Il est à la fois avocat et juge : en l'un réside un office de compassion, en l'autre l'insigne du pouvoir. «Et Il passa la nuit, est-il dit, à prier Dieu.» On vous donne un exemple, on vous trace le modèle que vous devrez imiter. Que vous faut-il faire pour votre salut, quand pour vous le Christ passe la nuit en prière ? Que vous sied-il de faire quand vous voulez entreprendre quelque devoir pieux, alors que le Christ, au moment d'envoyer ses apôtres, a prié, et prié seul ? Et nulle part ailleurs, si je ne me trompe, on ne trouve qu'il ait prié avec les apôtres : partout Il implore seul. C'est que le dessein de Dieu ne peut être saisi par les désirs humains, et nul ne peut avoir part à la pensée intime du Christ. Vous voulez savoir à quel point c'est pour moi, non pour Lui, qu'il a prié ? «Il appela, est-il dit, ses disciples, et Il choisit douze d'entre eux», pour les envoyer, semeurs de la foi, propager le secours et le salut des hommes dans tout l'univers. Remarquez en même temps le plan céleste : ce ne sont pas des sages, ni des riches, ni des nobles, mais des pécheurs et des publicains qu'il a choisis pour les envoyer, de crainte qu'ils ne semblassent avoir été entraînés par l'habileté, rachetés par les richesses, attirés à sa grâce par le prestige du pouvoir et de la notoriété; pour que la victoire demeurât à la substance de la vérité, non pas au charme du discours. Judas lui-même est choisi, non par mégarde mais sciemment. Grandeur de la vérité que même un ministre ennemi ne peut affaiblir ! Quel trait de caractère du Seigneur, qu'il ait mieux aimé compromettre à nos yeux son jugement que son amour ! Il s'était chargé de la faiblesse humaine, et dès lors ne s'est pas refusé à cet aspect même de la faiblesse humaine. Il a voulu l'abandon, Il a voulu la trahison, Il a voulu la trahison de son apôtre, pour que vous, si un compagnon vous abandonne, si un compagnon vous trahit, vous preniez avec calme, l'erreur de votre jugement, le gaspillage de votre bienfait.

«Et Il descendit avec eux, est-il dit, et Il s'arrêta sur un plateau».

Considérez toutes choses avec soin : comment Il monte avec les apôtres et descend vers les foules. Comment en effet la foule verrait-elle le Christ, sinon en bas ? Elle ne le suit pas sur les hauteurs, elle ne s'élève pas aux sommets. Aussi bien, dès qu'il descend, Il trouve des infirmes : car les infirmes ne peuvent être sur les hauteurs. Matthieu lui aussi (8,1) nous apprend que les malades ont été guéris dans la plaine : car chacun a été guéri, de façon que, ses forces progressant peu à peu, il puisse gravir la montagne; aussi guérit-Il dans la plaine, c'est-à-dire qu'il soustrait au désordre, qu'il écarte la disgrâce de l'aveuglement. Il est descendu vers nos blessures, afin de nous faire, par son intimité et son commerce, participer à sa nature céleste. Il les a guéris, il est vrai, mais en les laissant en bas. «Voyant les foules – vous l'avez lu – Il gravit la montagne. Et quand Il fut assis, ses disciples montèrent vers lui.»

Au moment d'évangéliser et de tirer des trésors divins les oracles des béatitudes, Il commence d'être plus élevé. Mais ici même, tout en étant dans la plaine, Il a levé les yeux. De même aussi, lors de la résurrection de Lazare, Il a frémi en son esprit (Jn 11,33); de même encore, Il a levé la tête quand Il a pardonné ses péchés à la femme adultère (Jn 8,10). Qu'est-ce que lever les yeux, sinon ouvrir le regard intérieur ? saint Matthieu dit ensuite : «Il ouvrit la bouche», c'est-à-dire les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, ouvrant le sanctuaire de son temple. Il a ouvert la bouche; donc vous aussi ouvrez votre bouche; mais suppliez d'abord qu'elle s'ouvre. Si en effet Paul demande du secours pour que sa bouche s'ouvre (Ép 6,19), à plus forte raison vous convient-il d'implorer. Le Prophète vous montre aussi la clef de la science par laquelle vous devez ouvrir votre bouche, quand il dit : «Ouvrez votre bouche par la parole de Dieu» (Pro 31,9). La parole de Dieu est la clef de votre bouche; la clef de la science est la clef de votre bouche, par laquelle, les chaînes du silence une fois détachées, s'ouvrent les barreaux de l'ignorance.

Les Béatitudes.

«Bienheureux, pauvres, parce que le Royaume de Dieu est à vous. Bienheureux ceux qui ont maintenant faim et soif, parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux, vous qui pleurez à présent, parce que vous sourirez. Bienheureux serez-vous, quand les hommes auront pour vous de la haine.»

Saint Luc n'a noté que quatre béatitudes du Seigneur, saint Matthieu huit; mais dans les huit il y a les quatre, et dans les quatre les huit. L'un s'est attaché aux quatre, comme aux vertus cardinales; l'autre a, dans huit, main-tenu le nombre mystérieux : car beaucoup de psaumes sont intitulés : pour l'octave; et il vous est prescrit de faire les parts pour huit, peut-être les Béatitudes (Ec 11,2). De même, en effet, que l'octave est l'accomplissement de notre espérance, l'octave est aussi la somme des vertus.

Mais voyons d'abord le plus développé.

«Bienheureux les pauvres en esprit, dit-Il, parce que pour eux est le Royaume des cieux.» Cette béatitude a été placée la première par l'un et l'autre évangéliste. Elle est en effet la première selon l'ordre, et comme mère et génératrice des vertus : car c'est en méprisant les biens du monde qu'on méritera les éternels; et nul ne saurait obtenir la récompense du Royaume des cieux, si, cap-tif de la convoitise de ce monde, il est incapable d'en émerger.

Seconde béatitude : «Bienheureux, dit-Il, les doux»; troisième : «Bienheureux ceux qui pleurent»; quatrième : «Bienheureux ceux qui ont faim»; cinquième : «Bien-heureux les miséricordieux»; sixième : «Bienheureux les cœurs purs»; septième : «Bienheureux les pacifiques et c'est bien la septième, car c'est au jour correspondant que Dieu s'est reposé de tout l'ouvrage du monde : c'est le jour du repos et de la paix; huitième : «Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.»

Venez, Seigneur Jésus; enseignez-nous l'ordre de vos béatitudes. Car ce n'est pas sans ordre que vous avez dit d'abord : bienheureux les pauvres en esprit, en second lieu bienheureux les doux, en troisième bienheureux ceux qui pleurent. Bien que j'en sache quelque chose, je ne le sais qu'en partie; car si Paul a su en partie (I Cor 13,9), que puis-je, moi, savoir ? Je suis au-dessous de Paul par ma vie, et tout autant par la parole : car la vie produit et acquiert la parole; la

parole sans la vie n'est pas la parole de Dieu. Comme Paul est plus sage que moi ! lui se glorifie des périls (II Cor 12,5), moi des succès; lui se glorifie de n'être pas exalté par ses révélations; moi, s'il m'arrivait des révélations, je m'en glorifierais. Mais cependant Dieu peut des pierres susciter des hommes (Mt 3,9), tirer la parole des bouches closes, faire produire un langage aux muets; s'Il a ouvert les yeux de l'ânesse pour qu'elle vît l'ange (Nom 22,27), Il a le pouvoir de nous ouvrir aussi les yeux, afin que nous puissions voir le mystère de Dieu.

«Bienheureux, dit-Il, les pauvres.» Les pauvres ne sont pas tous bienheureux; car la pauvreté est chose neutre : il peut y avoir de bons et de méchants pauvres. A moins d'entendre que le pauvre bienheureux est celui qu'a décrit le Prophète en disant que «mieux vaut un pauvre juste qu'un riche menteur» (Pro 19,22). Bienheureux le pauvre qui a crié et que le Seigneur a exaucé (Ps 33,7) : pauvre de faute, pauvre de vices, pauvre chez qui le prince du monde n'a rien trouvé (Jn 14,30); pauvre à l'imitation de ce pauvre qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous (II Cor 8,9). Aussi Matthieu donne-t-il l'explication complète : «Bienheureux, dit-il, les pauvres en esprit» : car le pauvre en esprit ne se gonfle pas, ne s'exalte pas en sa pensée charnelle. Telle est donc la première béatitude. Ayant laissé tout péché, dépouillé toute malignité, étant content de ma simplicité, dénué de mal, il me reste à modérer mon caractère. A quoi me sert-il de manquer des biens du monde si je ne suis doux et tranquille ? Car suivre le droit chemin, c'est bien entendu suivre Celui qui dit : «Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur» (Mt 11,29). Donc quittez toute improbité, soyez dépourvu de vices, conformément à la véritable pauvreté; adoucissez vos sentiments, pour ne pas vous irriter ou du moins ne pas pécher en vous irritant, ainsi qu'il est écrit : «Irritez-vous, mais ne péchez pas» (Ps 4,5). Il est glorieux de calmer l'émotion par la sagesse; et il n'est pas réputé moins vertueux de contenir son irritation, de réprimer son indignation, que de ne pas s'irriter du tout : encore que généralement le premier soit jugé plus calme, le second plus courageux. Cela fait, souvenez-vous que vous êtes pécheur : pleurez vos péchés, pleurez vos fautes. Et il est bien que la troisième béatitude soit pour qui pleure ses péchés, car c'est la Trinité qui pardonne les péchés. Purifiez-vous donc par vos larmes et lavez-vous par vos pleurs. Si vous pleurez sur vous-même, un autre n'aura pas à vous pleurer : car si Saül avait pleuré ses péchés, Samuel n'aurait pas pleuré sur lui (I Sam 15,35). Chacun a ses morts à pleurer. Nous sommes morts quand nous péchons, quand nous nous rassions des ossements des morts. Morte est la parole mauvaise qui sort de la bouche : car elle sort d'un mauvais tombeau : «Leur gorge est un tombeau béant» (Ps 5,11). Aussi l'Apôtre dit-il : «Soyez mes imitateurs» (I Cor 4,16) : il veut que nous ayons la mémoire de nos fautes. Paul n'avait rien à déplorer à partir du moment où il crut au Christ; et pourtant il pleurait sa vie passée : «Je ne suis pas digne, dit-il, d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu» (I Cor 15,9). Lui donc fut pécheur avant de croire, mais nous péchons, nous autres, même après avoir cru. Que celui qui est pécheur pleure donc sur soi et se reprenne, afin de devenir juste; car «le juste s'accuse lui-même» (Pro 18,17).

Poursuivons donc par ordre, puisqu'il est écrit : «Ordonnez en moi la charité» (Can 2,4). J'ai quitté le péché, modéré mon caractère, pleuré mes fautes : je me prends à avoir faim et soif de la justice. Quand on est souffrant, en proie à une maladie grave, on n'a pas faim, parce que la douleur du mal exclut la faim. Mais quelle est cette faim de la justice ? Quels sont ces pains dont le juste est affamé ? Ne seraient-ce pas les pains dont il est dit : «J'ai été jeune, et j'ai vieilli, et je n'ai pas vu le juste abandonné, ni sa postérité quêtant son pain» (Ps 36,25). Qui a faim cherche bien entendu à accroître ses forces : or y a-t-il réconfortant plus grand pour la vertu que la règle de la justice ? Après cela, «bienheureux, dit-Il, les miséricordieux» : car après la justice vient la miséricorde. Aussi est-il dit : «Il a distribué, donné aux pauvres; sa justice demeure à jamais» (Ps 111,9). Mais celui même qui fait miséricorde perd sa récompense s'il n'a le coeur pur en sa miséricorde : car s'il cherche à se faire valoir, c'est sans aucun fruit. Purifiez donc l'intime de votre âme, et quand vous aurez soigneusement purifié le secret de votre coeur, ayez compassion de ceux qui ont à lutter, et comprenez combien d'hommes, combien de vos frères réclament votre aide. Mais si d'abord vous ne dégagez votre intérieur de toute souillure de péché, en sorte que ni dissentiments ni contestations ne naissent de vos dispositions, vous ne pouvez porter remède aux autres. Commencez donc par vous l'œuvre de paix, en sorte qu'une fois pacifique vous-même, vous portiez la paix aux autres. Comment pourriez-vous purifier le coeur des autres si vous n'avez d'abord purifié le vôtre ? Vous avez donc rendu service aux autres, vous avez été secourable à beaucoup : hâtez-vous de tendre au but. Alors qu'il existait bien des moyens de sortir de la vie, un seul convenait au Seigneur ? car, étant né selon la chair, il Lui fallait aussi mourir selon la chair : Il a choisi la souffrance, afin de mourir pour nous. Vous aussi, à propos de

tout ce qu'il vous a donné, dites : «Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur» (Ps 115,13), ce qui veut dire la souffrance; aussi a-t-il dit à ceux qui souhaitaient siéger à sa droite ou à sa gauche : «Pouvez-vous boire le calice que moi je dois boire ?» (Mt 20,22). Il vous conduit jusqu'au terme, Il vous accompagne jusqu'au martyre, et Il en fait la palme des béatitudes.

Donc voyez l'ordre : il vous faut devenir pauvre en esprit, car l'humilité d'esprit, c'est la richesse en vertu ? si vous n'êtes pauvre, vous ne pourrez être doux ? celui qui est doux peut pleurer sur le présent ? qui pleure sur les biens inférieurs peut en désirer de meilleurs ? qui recherche les biens supérieurs délaisse ceux d'en bas, afin d'être à son tour aidé par ceux d'en haut ? qui est compatissant purifie son coeur [qu'est-ce en effet que purifier son âme, sinon effacer la souillure de mort ? car «l'aumône délivre de la mort» (Tob 4,11)] ? quant à la patience, c'est l'achèvement de la charité ? et celui qui souffre persécution, engagé dans le combat suprême, est éprouvé par l'adversité, afin d'être couronné après avoir «lutté selon les règles» (II Tim 2,5).

Tels sont, au sentiment de plusieurs, les degrés des vertus, par lesquels nous pouvons monter du plus bas aux sommets.

De même, d'ailleurs, qu'il y a accroissement de vertu, il y a aussi accroissement de récompenses : être fils de Dieu, c'est plus que posséder la terre et obtenir consolation. Mais, du moment que la première récompense est le Royaume des cieux, et la dernière récompense le Royaume des cieux, y a-t-il récompense égale pour les commençants et pour les parfaits ? Ne s'agit-il pas de nous apprendre qu'au sens mystique il y a un premier Royaume des cieux, celui de l'Apôtre : «Me dissoudre et être avec le Christ ?» Voilà le premier royaume, où les saints sont ravis dans les nuées à la rencontre du Christ dans les airs; car la multitude de ceux qui reposent se lèvera, les uns pour la vie éternelle, les autres pour la honte (I Th 4,17; Dan 12,2). Donc un premier Royaume des cieux est promis aux saints par la libération du corps; le second Royaume des cieux, c'est, après la résurrection des corps, d'être avec le Christ. Lorsque vous serez dans le Royaume des cieux, alors il y a progression dans les demeures : bien que le royaume soit unique, il y a pourtant diversité de récompenses dans le Royaume des cieux. Après la résurrection vous commencerez à posséder votre terre, étant libéré de la mort; car celui à qui il est dit : «Tu es terre, et en terre tu iras» (Gen 3,19) ne possède pas sa terre : on ne saurait être possesseur si on ne recueille les fruits. Donc libéré par la croix du Seigneur – si toutefois vous vous trouvez sous le joug du Seigneur, vous trouverez consolation dans la possession même. La consolation a pour suite la jouissance; la jouissance, la miséricorde divine; or celui dont le Seigneur a pitié, Il l'appelle; qui est appelé voit Celui qui l'appelle; qui a vu Dieu est admis aux droits de la filiation divine : et alors enfin, comme fils de Dieu, il jouit des richesses du Royaume des cieux. Donc l'un commence, l'autre est comblé : car, même en ce monde, beaucoup font partie de l'Empire romain; mais ceux-là tirent un plus grand profit de l'Empire qui sont plus proches de l'Empereur. Maintenant disons comment en quatre béatitudes saint Luc a renfermé huit béatitudes. Or nous savons qu'il y a quatre vertus cardinales : tempérance, justice, prudence, force. Qui est pauvre en esprit n'est pas avide. Celui qui pleure ne s'enorgueillit pas, mais est doux et paisible; qui pleure s'humilie. Celui qui est juste ne refuse pas ce qu'il sait être donné à tous pour l'usage commun. Celui qui a pitié donne de son bien; qui donne de son bien ne recherche pas le bien d'autrui et ne dresse pas de piège à son prochain. Il y a donc un lien et un enchaînement entre les vertus, si bien qu'en ayant une, on se trouve en avoir plusieurs; les saints ont leur vertu propre, mais celle qui est plus étendue a une récompense plus étendue. Quelle hospitalité chez Abraham ! quelle humilité ! quelle fidélité, quand il délivre de l'ennemi le fils de son frère ! et quel désintéressement, quand il ne revendique rien du butin ! Mais comme il l'a fait par la foi, il a mérité avant tout d'être premier par la foi. Donc chacun a plusieurs récompenses, parce qu'il y a plusieurs mobiles des vertus; mais ce qui est plus riche en mérite est aussi plus comblé de récompense.

«Bienheureux donc les pauvres en esprit» : vous avez ici la tempérance, qui s'abstient du péché, foule aux pieds le monde, n'en recherche pas les attraits. «Bienheureux ceux qui ont faim et soif» : car lorsqu'on a faim, on a compassion de l'affamé; ayant compassion on donne; donnant, on devient juste, car «sa justice demeure à jamais» (Ps 111 9). Aussi reconnaissons-nous en Matthieu la soif et la faim spirituelles qui font désirer la nourriture ou le breuvage de la

justice; car cette vertu est comme la substance des vertus, si bien que le juste se met au niveau de ses inférieurs, s'interdit la tromperie, recherche la vérité.

«Bienheureux vous qui pleurez maintenant : car vous sourirez.» Voici la prudence, à qui appartient de pleurer ce qui passe et de chercher ce qui est éternel; de pleurer sur les choses du monde, qui se font la guerre; de chercher le Dieu de paix (Rom 15,33), qui a choisi les folies selon le monde pour confondre les sages (I Cor 1,27 sq.); et qui détruit ce qui n'est pas, afin de pouvoir posséder ce qui est. «Bienheureux serez-vous quand les hommes vous haïront.» Vous avez ici la force : mais celle qui, au lieu de s'attirer la haine par le crime, souffre la persécution par la foi; car c'est ainsi que l'on parvient à la couronne de la souffrance : en dédaignant la faveur des hommes, en poursuivant celle de Dieu. Aussi bien, pour vous faire savoir que l'achèvement de la force est la souffrance : «C'est ainsi, dit-il, que leurs pères traitaient les prophètes»; car les Juifs ont persécuté les prophètes jusqu'à tuer leur corps. C'est encore à la force de vaincre la colère, de contenir l'indignation; et par là, la force affermit l'âme et le corps tout ensemble, et ne les laisse pas troubler par quelque crainte ou douleur, de celles qui souvent font impression sur nous comme de malhonnêtes courtiers. Donc la tempérance implique la pureté du coeur et de l'âme, la justice la miséricorde, la prudence la paix, la force la douceur.

«Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation !»

Encore que l'abondance des richesses renferme bien des sollicitations au mal, il s'y trouve aussi plus d'une invitation à la vertu. Sans doute, la vertu n'a pas besoin de ressources, et la contribution du pauvre est plus digne d'éloge que la libéralité du riche; pourtant ceux qu'il condamne par l'autorité de la sentence céleste ne sont pas ceux qui ont des richesses, mais ceux qui ne savent pas en user. Car si le pauvre est plus digne d'éloge quand il donne de bonne grâce et ne se laisse pas arrêter aux verrous de la disette en perspective, ne jugeant pas être pauvre s'il a suffisamment pour sa condition; de même le riche est plus répréhensible, car il devait au moins rendre grâce à Dieu de ce qu'il a reçu, ne pas tenir caché et inutile un bien donné pour l'utilité commune, ne pas couvrir des trésors enfouis en terre. Ce n'est donc pas la fortune mais le sentiment qui est en faute. Et bien qu'à longueur de vie l'avare monte une garde inquiète, une faction misérable – supplice que rien ne surpasse – conservant dans une crainte angoissée ce qui pourvoira aux gaspillages de ses héritiers, pourtant, puisque les soins de l'avarice et le désir d'amasser sont comme repus d'une vaine jouissance, ayant eu la consolation de la vie présente, ils ont perdu la récompense éternelle. Nous pouvons cependant ici reconnaître dans le riche le peuple juif, ou les hérétiques, ou encore les philosophes du monde, qui, se complaisant dans l'abondance des paroles et dans la faconde prétentieuse qui leur sert de patrimoine, outrepassant la simplicité de la foi véritable, ont amassé des trésors inutiles. Est-ce que tel hérétique, quand vous l'entendez discourir sur la génération du Seigneur à la manière du monde, ne vous paraît pas riche en paroles, pauvre quant au sens ? Il croit avoir à présent d'opulentes richesses, mais dans l'autre vie il reconnaîtra l'indigence de sa foi et, épuisé par la famine éternelle de la foi, saura que l'aliment de mauvaise foi, qu'il éructait dans le temps présent, est cause d'un si grand supplice. Un temps viendra où ils déploreront leurs rires, ceux qui maintenant se rient de nos paroles. C'est à eux qu'il est dit à bon droit : «Malheur à vous quand tous les hommes vous féliciteront.» Cela ne vous semble-t-il pas s'adresser à ceux qui naguère, au concile de Rimini, artisans d'une prévarication déloyale, en recherchant les bonnes grâces de l'empereur ont perdu la grâce de Dieu, en voulant plaire aux puissants se sont livrés à la malédiction éternelle ?

Donc saint Matthieu a, par des récompenses, attiré les peuples à la vertu et à la foi; celui-ci (Luc) les a également détournés des crimes et des péchés par l'annonce des supplices à venir; et ce n'est pas sans raison que, suivant son chemin à travers le rappel de maintes actions divines, il est arrivé plus tard au point des béatitudes, afin d'enseigner aux peuples fortifiés par les miracles divins à s'avancer au-delà du chemin de la Loi par la marche des vertus. La crainte était de mise tant que le peuple encore infirme avait le coeur hésitant : à présent il fallait le son de la trompette pour réveiller le courage. Cela ressort de la manière dont se développent les discours de ce livre, ceux du début, ceux de la suite du sermon. Là ceux qui sont encore infirmes sont comme abreuvés du lait de la Loi et par les chemins de la Loi conduits à la grâce : ils entendent les choses de la Loi, afin qu'en suivant la Loi ils dépassent la Loi. Ici l'Église, mieux affermie, n'est plus abreuvée de lait mais nourrie d'un aliment : car c'est un aliment solide que la charité. Aussi bien, de ces trois sommets, foi, espérance, charité, le plus grand est la charité. La charité est

donc ordonnée quand il est dit : «Aimez vos ennemis»; ainsi se réalise ce mot de l'Eglise, cité plus haut : «Ordonnez en moi la charité» (Can 2,4) : car la charité est ordonnée lorsque sont formulés les préceptes de la charité. Voyez comme Il part des choses les plus élevées, et repousse la Loi en arrière de la béatitude évangélique. La Loi commande la revanche qui se venge; l'Evangile rend aux inimitiés la charité, la bienveillance aux haines, les souhaits aux malédictions, le secours aux persécuteurs, répand sur les affamés la patience et la gracieuseté du bienfait. Comme l'athlète est parfait, s'il ne ressent pas l'injure ! Et pour ne pas sembler détruire la Loi, le Seigneur maintient pour les bienfaits la réciprocité qu'il écarte pour les injures. Mais pourtant, quand Il dit : «Comme vous voulez que les hommes vous fassent, faites-leur de même», le bien rendu est plus abondant, puisque l'action est ajustée sur les désirs. La vertu ne sait pas mesurer son bienfait : non contente de rendre ce qu'elle a reçu, elle veut renchérir sur ce qu'elle a recueilli, de peur d'être inférieure en bienfaisance, même si le service est égal. C'est que les bienfaits ne se pèsent pas seulement d'après la quantité, mais encore d'après l'ordre et le temps; à égalité de bienfait, celui-là l'emporte qui a le premier commencé; le bienfaiteur est celui qui a commencé à bien faire, le débiteur celui qui a rendu. C'est donc un bienfait de plus que l'initiative du bienfait : car celui qui rend l'argent ne paie pas le bienfait, et demeure débiteur du bienfait, même s'il ne l'est plus de l'argent; alors pourquoi penser qu'en rendant le bienfait nous pouvons être quittes, puisque le rendre témoigne l'avoir reçu plus encore qu'en être dégagé ? Le chrétien est donc formé à cette bonne école : non content du droit de nature, qu'il en cherche la délicatesse. Si tous, même les pécheurs, sont d'accord pour rendre l'affection, celui dont les convictions sont d'un ordre plus élevé doit aussi s'étudier plus généreusement à la vertu, au point d'aimer ceux mêmes qui ne l'aiment pas. Car si l'absence de titres à être aimé empêche l'amour de s'exercer, qu'elle n'empêche cependant pas la vertu. De même en effet que vous rougiriez de ne pas payer de retour celui qui vous aime, et que le désir de rendre un bienfait fait naître chez vous l'amour de celui qu'auparavant vous n'aimiez pas; de même chez celui qui n'aime pas vous devez aimer (l'occasion de) vertu, de sorte qu'en aimant la vertu vous commenciez d'aimer celui que vous n'aimiez pas. D'autant que maigre et fragile est le salaire de l'amour, éternel celui de la vertu. Mais qu'y a-t-il d'aussi admirable que de tendre l'autre joue à qui vous frappe ? N'est-ce pas briser tout l'élan de l'homme indigné, calmer sa colère ? N'arriveriez-vous pas, par la patience, à frapper plus fort celui qui vous frappe, du fait de son regret ? Ainsi arrivera-t-il que vous repousserez l'injure et obtiendrez les bonnes grâces. Et souvent les plus grands motifs d'amitié viennent de la patience rendue pour l'insolence, du bienfait pour l'injure. Sans doute, il me souvient l'avoir entendu dire, et nous croyons qu'au moins sur ce point isolé la morgue de la philosophie a fléchi, elle s'est fait une division de la justice en trois parties : l'une envers Dieu, qui s'appelle piété; l'autre envers les parents et le reste du genre humain; la troisième envers les morts, pour leur rendre de justes funérailles. Mais le Seigneur Jésus, dépassant les oracles de la Loi et les sommets de la philosophie, a étendu le bienfait de la bonté à ceux mêmes qui ont blessé. Et en effet, si l'ennemi qui luttait avec vous par les armes de la guerre obtient en jetant les armes la pitié qui le sauve; si souvent, par égard pour la nature ou en vertu du droit même de la guerre, on consent à accorder la vie aux vaincus, combien plus y doit-on consentir du point de vue supérieur de la religion ! Car si le guerrier n'est pas impressionné par l'instinct de la conservation, que ne doit pas faire le soldat de la paix !

Ainsi donc le texte de l'Apôtre : «La charité est patiente, bienveillante, pas envieuse ... ne se gonfle pas» (I Cor 13,4) se montre réalisé dans ces préceptes. Si elle est patiente, elle doit la patience à qui frappe; si elle est bienveillante, elle ne doit pas répondre aux malédictions; si elle ne cherche pas son bien propre, elle ne doit pas résister au voleur; si elle n'est pas envieuse, elle ne doit pas haïr son ennemi. Et pourtant les préceptes de la charité divine débordent ceux de l'Apôtre : donner est plus que céder; aimer les ennemis est plus que n'être pas envieux. Tout cela, le Seigneur l'a dit et l'a fait, Lui qui, outragé, n'a pas rendu l'outrage, frappé n'a pas rendu les coups, dépouillé n'a pas résisté, crucifié a demandé le pardon pour ses persécuteurs mêmes, en disant : «Père, pardonnez-leur ce péché, car ils ne savent pas ce qu'ils font» (Lc 23,34). Il excusait de leur crime ceux qui l'incriminaient. Eux apprêtaient la croix, Lui répandait en retour le salut et la grâce.

Et cependant, comme l'application même aux ver-tus s'engourdit faute de récompense, Il nous a fourni le modèle et garanti un salaire du ciel, promettant la condition d'enfants de Dieu à ceux qui seraient ses imitateurs. Qui s'empresse à la récompense ne doit pas résister à l'exemple : plus excellente est la récompense, plus empressé doit être le service. Et qu'il est grand ce salaire de la miséricorde ! Être admis aux droits de l'adoption divine ! Imiter donc la miséricorde pour obtenir le bienfait.

La bienveillance de Dieu se déploie largement : Il fait pleuvoir sur les ingrats, la terre féconde ne refuse pas ses produits aux méchants. Le même soleil de ce monde donne également sa lumière aux sacrilèges et aux hommes religieux. Ou bien, pour entendre ceci au sens mystique, le Seigneur a arrosé le peuple des Juifs par les pluies des prophéties et fait briller les rayons du soleil éternel pour ceux mêmes qui ne les méritaient pas. Mais puisque la rosée du monde les a détremés, l'Église de Dieu est conviée à la lumière céleste, bien que cependant eux aussi, s'ils croient, puissent escompter le bénéfice de la miséricorde. Il ajoute qu'il ne faut pas juger à la légère, ni, ayant vous-même conscience de votre faute, porter une sentence contre autrui.

Grande leçon encore de vertu ! Ne pas attendre la fertilité de ce qui est stérile, ni escompter une abondante récolte de ce qui est inculte. Chacun recueille les fruits de ce qu'il cultive. Parmi les épines de ce monde on ne saurait trouver le figuier, qui, excellent par la fécondité de ses fruits, se trouve bien choisi pour figurer la résurrection : soit parce que, comme vous l'avez lu, «les figuiers ont produit leurs figues non mûres» (Can 2,13), car le fruit est d'abord apparu sans maturité, inutile et caduc, dans la Synagogue; soit parce que notre vie n'est pas mûre en ce corps, est à point dans la résurrection. Aussi devons-nous rejeter loin de nous les soucis du siècle, qui rongent l'âme et dessèchent l'esprit, si nous voulons recueillir les fruits mûrs d'une culture diligente. Cela, nous ne pouvons le trouver dans les friches de ce monde, car «on ne cueille pas les figues sur des épines et on ne vendange pas le raisin sur les ronces». L'un se rapporte au monde et à la résurrection, l'autre à l'âme et au corps : soit parce que nul n'acquiert par les péchés le fruit de son âme, qui, à l'exemple du raisin, se gâte au voisinage de la terre, mûrit en haut; soit parce que nul ne peut éviter la damnation de la chair, s'il n'est racheté par le Christ qui, comme le raisin, a été suspendu au bois. Loin donc de cette chair, qui a reçu l'ordre de germer des ronces pour l'homme condamné (Gen 3,18), élevons le regard de l'âme, tendons les mains pour arriver à vendanger le Christ. Or Il enseigne que la base de toutes les vertus est l'obéissance aux célestes préceptes, grâce à laquelle notre demeure présente ne pourra être ébranlée ni par le débordement des voluptés, ni par l'assaut des mauvais esprits, ni par la pluie du monde, ni par les discussions nuageuses des hérétiques.

Luc 7,1-10. Le serviteur du Centurion

Il est beau qu'ayant achevé ses préceptes, Il nous enseigne comment réaliser la conformité à ses préceptes. Car aussitôt le serviteur d'un centurion païen est présenté au Seigneur pour être guéri : il figure le peuple des Gentils, qui était retenu par les chaînes de l'esclavage du monde, malade de passions mortelles, et que le bienfait du Seigneur allait guérir. En disant qu'il allait mourir, l'évangéliste ne s'est pas trompé : il allait mourir en effet si le Christ ne l'eût guéri. Il a donc accompli le précepte en sa charité céleste, aimant ses ennemis au point de les arracher à la mort et de les convier à l'espoir du salut éternel. Mais quelle marque de l'humilité divine, que le Seigneur du ciel ne dédaigne nullement de visiter le petit serviteur du centurion ! La foi se fait jour dans ses oeuvres, mais l'humanité inter-vient davantage dans ses sentiments. Il n'en usait certes pas ainsi faute de pouvoir guérir à distance, mais pour vous donner un modèle d'humilité à imiter, enseignant les égards envers les humbles tout comme envers les grands. Au reste, il dit ailleurs au roitelet : «Allez, votre fils est vivant» (Jn 4,50), pour vous faire connaître et la puissance de sa divinité et la bonne grâce de son humilité. Alors Il n'a pas voulu aller, pour ne pas sembler, à l'occasion de ce fils de roitelet, avoir plus d'égard pour les richesses; ici Il est allé Lui-même, pour ne pas sembler, en ce serviteur du centurion, mépriser la condition servile : car tous, esclave et homme libre, nous ne sommes qu'un dans le Christ (cf. Gal 3,28). Mais voyez comme la foi donne titre à la guérison. Remarquez aussi que, même dans le peuple gentil, il y a pénétration du mystère : le Seigneur va, le centurion veut l'en excuser et, dépouillant la morgue militaire, se revêt de respect, disposé à croire, empressé à faire honneur. Et il est bien que le centurion, nous dit Luc, ait envoyé de ses amis à la rencontre du Seigneur, pour ne pas sembler, par sa présence, peser sur sa réserve, et provoquer égards par égards. Ceci au sens moral. Quant au mystère, Celui que le peuple des Juifs a crucifié, le peuple des nations souhaite qu'il demeure à l'abri de toute atteinte. En ce qui concerne la foi, il a cru à la parole, devinant que c'était en vertu d'une puissance non humaine mais divine que le Christ donnait aux hommes la santé; quant au mystère, il a vu que le Christ ne pouvait pénétrer en des cœurs encore païens, et dès lors, n'ayant pas encore lavé les souillures de sa manière de voir antérieure, il a pensé que la con-descendance du Seigneur lui serait un fardeau plutôt qu'un secours. C'est ainsi que la veuve de Sarepta se jugeait indigne d'hospitaliser un prophète (I R 17,18). Aussi le Seigneur exalte-t-il

en ce seul homme la foi des Gentils. Et si vous lisez : «Je n'ai trouvé pareille foi chez personne en Israël», le sens est simple et facile; si c'est, avec les Grecs, «Même en Israël je n'ai pas trouvé pareille foi», la foi de cet homme le fait passer avant même les choisis, ceux qui voient Dieu. Et voyez la répartition : la foi du maître fait ses preuves, la santé du serviteur est raffermie. Le mérite du maître peut donc plaider également pour les serviteurs, non seulement quant au mérite de la foi, mais quant au zèle de la conduite. Considérez aussi une autre disposition de l'humilité du Seigneur : ce qu'il ne promet pas, Il le réalise; car bien qu'il n'eût pas encore ordonné la guérison, cependant les serviteurs qui avaient été envoyés trouvèrent le serviteur guéri.

Luc 7,11-17. Résurrection à Naïm.

«Or, comme Il approchait de la porte d'une ville, voici qu'on emportait un mort, fils unique de sa mère; et celle-ci était veuve;; et beaucoup de monde de la ville était avec elle. A sa vue, le Seigneur fut ému de pitié; Il lui dit : Ne pleurez pas; et Il s'approcha et toucha le cercueil.»

Ce passage aussi est riche d'un double profit : nous croyons que la divine miséricorde est vite fléchie par les lamentations d'une mère veuve, alors surtout qu'elle est brisée par la souffrance et par la mort d'un fils unique, veuve à qui cependant la foule en deuil restitue les avantages de la maternité; d'autre part cette veuve entourée d'une foule de peuple nous semble plus qu'une femme : elle a mérité d'obtenir par ses larmes la résurrection de l'adolescent, son fils unique; c'est que la sainte Eglise rappelle à la vie, du cortège funèbre et des extrémités du tombeau, le peuple plus jeune, eu égard à ses larmes; et il lui est interdit de pleurer celui à qui est réservée la résurrection.

Or ce mort était porté au tombeau, dans un cercueil, par les quatre éléments de la matière; mais il avait l'espérance de la résurrection, puisqu'il était porté sur le bois (celui-ci, il est vrai, ne nous a pas servi tout d'abord, mais, une fois que Jésus l'eut touché, il commença à nous procurer la vie) : c'était un signe que le salut se répandrait sur le peuple par le gibet de la Croix. Ayant donc entendu la parole de Dieu, les lugubres porteurs de ce deuil s'arrêtèrent : ils entraînaient le corps humain dans le courant mortel de sa nature matérielle. N'est-ce pas cela et ne sommes-nous pas étendus sans vie comme dans un cercueil, instrument des derniers devoirs, lorsque le feu d'une convoitise sans mesure nous consume, ou que l'humeur froide nous envahit, ou qu'une certaine indolence habituelle du corps émousse la vigueur de l'âme, ou que notre esprit, vide de la pure lumière, repaît notre intelligence de brouillards épais ? Tels sont les porteurs pour nos obsèques. Mais bien que les derniers symptômes de la mort aient fait disparaître tout espoir de vie et que les corps des trépassés gisent auprès du tombeau, pourtant, à la parole de Dieu, les cadavres prêts à périr se relèvent, la parole revient, le fils est rendu à sa mère, rappelé du tombeau, arraché au sépulcre. Quel est ce tombeau, le vôtre, sinon les mauvaises mœurs ? Votre tombeau est le manque de foi; votre sépulcre est cette gorge – car «leur gorge est un sépulcre béant» (Ps 5,11) – qui profère des paroles de mort. C'est le sépulcre dont le Christ vous délivre; de ce tombeau vous ressusciterez si vous écoutez la parole de Dieu. Même s'il y a péché grave, que vous ne puissiez laver vous-même par les larmes de votre repentir, que pour vous pleure cette mère, l'Eglise, qui intervient pour chacun de ses fils comme une mère veuve pour des fils uniques; car elle compatit, par une souffrance spirituelle qui lui est naturelle, lorsqu'elle voit ses enfants poussés vers la mort par des vices funestes. Nous sommes les entrailles de ses entrailles; car il existe aussi des entrailles spirituelles : Paul les avait, lui qui disait : «Oui, frère, donne-moi cette joie dans le Seigneur, rassasie mes entrailles dans le Christ» (Philém. 20). Nous sommes donc les entrailles de l'Eglise, parce que nous sommes membres de son corps, faits de sa chair et de ses os. Qu'elle pleure donc, la tendre mère, et que la foule l'assiste; que non seulement une foule, mais une foule nombreuse compatisse à la bonne mère. Alors vous vous relèverez de la mort, alors vous serez délivré du sépulcre; les ministres de votre mort s'arrêteront, vous vous mettrez à dire des paroles de vie; tous craindront, car par l'exemple d'un seul beaucoup seront redressés; et, de plus, ils loueront Dieu de nous avoir accordé de tels remèdes pour éviter la mort.

Luc 7,18-35. Message de Jean.

«Et Jean fit venir deux de ses disciples, et il les envoya dire à Jésus : Etes-vous Celui qui doit venir, ou en attendons-nous un autre ?»

Il n'est pas simple de comprendre ces simples paroles, ou bien ce passage est contredit par les précédents. Comment en effet Jean peut-il ignorer Celui que plus haut il a connu sur le témoignage de Dieu le Père ? Comment a-t-il alors reconnu Celui qu'il ignorait jusque-là et ignore-t-il ici Celui qu'il connaissait auparavant ? «Je ne le connaissais pas, dit-Il; mais Celui même qui m'a envoyé baptiser, m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre du ciel l'Esprit saint ...» (Jn 1,33). Il a cru à cette parole, il l'a reconnu quand Il fut montré, il l'a adoré après le baptême; il a prophétisé sa venue : «Je l'ai vu, dit-il, et j'ai rendu témoignage que c'est l'Élu de Dieu» (Jn 1,34). Mais alors ? se pourrait-il faire qu'un si grand prophète se trompât à tel point que Celui dont il avait dit : «Voici Celui qui ôte les péchés du monde» (Jn 1,29), il ne le crût pas encore Fils de Dieu ? Ou bien il y a imprudence à attribuer la divinité à un inconnu; ou bien douter du Fils de Dieu, c'est manque de foi; donc un si grand prophète ne peut encourir le soupçon d'une pareille erreur. Puis donc que l'interprétation au sens simple est contradictoire, cherchons la figure spirituelle. Et comme Jean, nous l'avons déjà dit plus haut, représente la Loi qui annonçait le Christ, il est exact que la Loi, retenue matériellement captive dans les cœurs sans foi, comme en des prisons dépourvues de la lumière éternelle, enfermée dans des entrailles pourvoyeuses de supplices, derrière les vantaux de l'inintelligence, ne pouvait pousser jusqu'au bout le témoignage plénier du dessein divin sans la garantie de l'Évangile. La Loi a bien prophétisé dans l'Exode la grâce du Baptême, par la nuée et la mer (I Cor 10,2); annoncé par l'agneau la nourriture spirituelle; montré dans le rocher la source éternelle; révélé dans le Lévitique la rémission des péchés (Lev 25,10); annoncé dans les psaumes le royaume des cieux; indiqué de façon très nette la Terre promise en Jésus fils de Navé. Tout cela cadre aussi avec le témoignage de Jean. Pourtant les puissances tyranniques de ce monde la retiennent captive et l'empêchent de répandre la lumière de la résurrection du Seigneur. Jean envoie donc ses disciples au Christ pour qu'ils obtiennent un supplément de connaissance, car le Christ est la plénitude de la Loi. Souvent les paroles sont mal assurées sans les faits, et l'on ajoute une foi plus complète au témoignage des actes qu'aux promesses des paroles; aussi la foi, qui vacillait dans les cœurs des Juifs quand la Loi était prisonnière, devait-elle s'épanouir au spectacle même de la croix du Seigneur et au témoignage plénier de sa résurrection.

Et peut-être ces disciples sont-ils les deux peuples : l'un, issu des Juifs, a cru; l'autre, des Gentils, a cru parce qu'il a entendu. Ils voulaient donc voir, en vertu de ce texte : «Bienheureux vos yeux, qui voient, et vos oreilles, qui entendent» (Mt 13,16). Mais nous aussi nous avons vu par Jean; nous avons contemplé de nos yeux par les apôtres, et nous avons sondé de nos mains par les doigts de Thomas «ce qui était au commencement, ce que nous avons entendu et que nous avons vu, contemplé de nos yeux, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, et la vie est apparue» (I Jn 1,1-2). Quand est-elle apparue ? Quand nous avons vu. Elle n'apparaissait pas ainsi avant d'être vue. Grâce donc au Seigneur, qui a été crucifié pour notre foi, crucifié pour nos convoitises ! Mon âme a été crucifiée en Lui. Ainsi, maintenant encore, ceux qui repassent l'Ancien Testament, jusqu'à ce qu'ils connaissent l'Évangile et recueillent pour ainsi dire les traces du corps du Seigneur, croient qu'il va venir et demandent si le Christ est ce Fils de Dieu qui doit venir. Et quand ils lisent le passage où Il s'est entretenu avec Abraham (Gen 18,20, etc.), ou bien où Il s'est montré comme chef de la milice céleste (Jos 5,14), c'est alors qu'ils disent : Etes-vous Celui qui doit venir, ou en attendons-nous un autre ? Mais quand ils viennent à l'Évangile et reconnaissent que les aveugles ont la lumière, que les boiteux marchent, que les sourds ont entendu, que les lépreux ont été purifiés, que les morts ont ressuscité, alors ils disent : «nous l'avons vu et contemplé de nos yeux» et, dans les traces de ses clous, nous avons enfoncé nos doigts. Il nous semble en effet avoir vu Celui que nous lisons, l'avoir contemplé crucifié et avoir palpé ses blessures quand l'Esprit de l'Église les sonde : car si par le doigt de Dieu les démons sont chassés (Lc 11,20), la foi est aussi découverte par le doigt de l'Église. Ou bien encore, dans ce membre agissant de notre corps, il semble que tous nous ayons exploré l'ensemble de la Passion du Seigneur : car la foi est parvenue par quelques-uns au grand nombre. La Loi donc annonce que le Christ va venir; le texte de l'Évangile affirme qu'il est venu.

Plusieurs encore pensent comme il suit de Jean lui-même : il était assez grand prophète pour reconnaître le Christ, pour annoncer que la rémission des péchés allait avoir lieu; mais pourtant, non par doute mais par affection, le prophète, ayant cru à son avènement, n'a pas cru qu'il dût mourir. Ce n'est donc pas sa foi mais son affection qui a douté; Pierre aussi a douté, quand il disait : «De grâce, Seigneur, cela ne se fera pas» (Mt 16,22); ce prince de la foi, à qui le Christ n'avait pas encore dit qu'il était Fils de Dieu et qui cependant l'avait cru, sur le sujet de la mort du Christ n'a pas cru le Christ Lui-même. C'est sentiment pieux, non défaillance impie. Aussi

bien ailleurs ne veut-il pas qu'il lui lave les pieds (Jn, 13,18) : ne reconnaissant pas le mystère, il est choqué de la condescendance du Seigneur. Ainsi même les saints n'ont pas cru que le Christ dût mourir; car «ce que l'œil n'a pas vu ni l'oreille entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, Dieu l'a préparé à ceux qui l'aiment» (I Cor 2,9). Chez ceux donc qui sont religieux, une erreur de l'amour n'entrave pas la foi.

D'ailleurs le Seigneur, sachant que nul ne peut avoir une foi plénière sans l'Évangile – car si la foi commence par l'Ancien Testament, elle s'achève dans le Nouveau – à la question sur sa personne a répondu en se révélant non par une parole quelconque, mais par ses actes. «Allez, dit-Il, annoncer à Jean ce que vous avez entendu et vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont purifiés, les morts ressuscitent, les pauvres reçoivent la bonne nouvelle». Témoignage complet à coup sûr, auquel le Prophète pourrait reconnaître le Seigneur; car c'est de Lui, non d'un autre, qu'il avait été prophétisé : «le Seigneur donne la nourriture aux affamés, le Seigneur relève ceux qui sont brisés, le Seigneur délivre les captifs, le Seigneur éclaire les aveugles, le Seigneur aime les justes, le Seigneur protège les étrangers, se charge de l'orphelin et de la veuve, et proscrit la voie des pécheurs» (Ps 144,8-9). Celui, dit-il, qui accomplit ces choses, «le Seigneur, régnera à jamais» (Ib., 10). Ce sont donc les marques d'un pouvoir non pas humain mais divin que dissiper devant les aveugles les ténèbres d'une nuit sans fin et guérir, en y versant la lumière, les plaies de leurs yeux béants, faire pénétrer l'ouïe dans les oreilles des sourds, reconstruire les articulations relâchées des membres paralysés, rappeler même les défunts à la lumière en leur rendant l'énergie vitale. Tout cela était avant l'Évangile rare ou inexistant. Que Tobie ait recouvré ses yeux, c'est un exemple unique; et encore est-ce un ange qui accomplit cette guérison, non un homme. Élie a ressuscité un mort (I R 17,20) ? Mais il a prié et pleuré; Celui-ci a ordonné. Elisée a procuré la purification d'un lépreux (II R 5,14) ? Ce n'est pourtant pas, dans ce cas, l'autorité d'un ordre qui l'opéra, mais la figure du mystère. La farine n'a pas manqué pour nourrir la veuve affamée, s'étant multipliée sur l'ordre du Prophète (I R 17,16) ? Mais cette farine n'a entretenu qu'une veuve; ou plutôt ce fut également la figure et l'image d'un sacrement.

Pourtant ce sont encore là les moindres points du témoignage du Seigneur : la plénitude de la foi, c'est la croix du Seigneur, sa mort, sa sépulture. Aussi, ayant dit ce qui précède, Il ajoute : «Heureux qui ne sera pas scandalisé à mon sujet.» Car la croix pouvait donner du scandale

même aux élus; mais il n'est pas témoignage plus grand d'une personne divine, il n'est rien qui apparaisse plus surhumain que l'offrande d'un seul pour le monde entier; ne serait-ce que par là, le Seigneur est pleinement révélé. D'ailleurs c'est ainsi que Jean l'a désigné : «Voici l'Agneau de Dieu; voici Celui qui ôte les péchés du monde» (Jn 1,29). Cependant la réponse présente ne s'adresse pas à ces deux hommes, disciples de Jean, mais à nous tous, afin que nous croyions au Christ s'il y a réalisation correspondante. Viendra en effet quelqu'un qui s'attribuera ce nom (cf. Mt 24,5; II Th 2,4); si vous ne pouvez le reconnaître au nom qu'il porte, vous le distinguerez cependant en examinant ses actes.



«Qu'êtes-vous allés voir au désert ? un roseau balancé au vent ?»

Ayant prévenu les disciples de Jean qu'il faut croire à la croix du Seigneur, tandis qu'ils repartent, Il se tourne vers les foules et se met à exhorter les pauvres à la vertu : que par exaltation du cœur, instabilité d'esprit, faiblesse de jugement ils ne préfèrent pas le brillant à

l'utile, le périssable à l'éternel, mais qu'en humilité d'esprit ils portent la croix plutôt que d'arborer les hochets de ce monde; et, comme de bienheureux pauvres qui n'ont à perdre rien du siècle, qu'ils échangent volontiers la vie du corps pour la gloire immortelle. Ce n'est donc pas en vain qu'est louée ici la personne de saint Jean, qui, dédaignant l'amour de la vie, n'a pas altéré la règle de la justice même par crainte de la mort.

«Qu'êtes-vous allés voir, dit-il, dans le désert ?» Le monde semble ici comparé au désert : encore inculte, encore stérile, encore sans fruit. Le Seigneur dit que nous ne devons pas y aller en vue de nous proposer comme exemple et modèle à imiter des hommes enflés d'un esprit charnel et dépourvus de vertu intérieure, se vantant de la fragile élévation de leur gloire selon le siècle; exposés aux tempêtes de ce monde, la mobilité de la vie les agite et il est juste de les comparer au roseau : ils ne portent aucun fruit de solide justice; empanachés d'ornements mondains, parsemés de nœuds, faisant retentir leur vide bruyant, ne rendant aucun service, souvent même nuisibles, ils recherchent au-dedans la vanité, au-dehors les apparences. Nous sommes roseaux, sans la racine des fortes espèces pour nous fixer; et pour peu que la brise légère d'une heureuse réussite vienne à souffler, nous heurtons nos voisins par nos mouvements agités, incapables de soutenir, prompts à nuire. Les roseaux aiment les fleuves, et nous, l'écoulement et la fragilité du monde nous charment. Pourtant si l'on arrache ce roseau des plantations de la terre, si on le débarrasse du superflu ? en se dépouillant du vieil homme et de ses actes (Col 3,9) ? si on le conduit par la main du scribe à l'écriture rapide, voici que ce n'est plus un roseau mais une plume, qui gravera au fond de l'âme les préceptes des divines Écritures, les inscrira sur les tablettes du coeur (II Cor 3,2). De cette plume vous savez qu'il est dit : «Ma langue est la plume d'un scribe à l'écriture rapide» (Ps 44,2). D'autres veulent entendre cela du Christ; donc dans le même passage nous lisons qu'il est parole, plume et scribe: parole, car Il procède du sein mystérieux du Père : «Mon coeur a proféré la bonne parole» (Ib., 2); plume, parce que la chair du Christ a traduit la suite des volontés paternelles et accompli les ordres de la langue divine en répandant son sang sacré; scribe, car par sa plume, par une sorte de fente sans séparation du Nouveau et de l'Ancien Testament, ou de sa divinité et de sa chair, il nous a révélé les mystères du dessein paternel. Imitiez ce roseau par la maîtrise de votre chair. Et trempez votre roseau, c'est-à-dire votre chair, non dans l'encre mais dans l'Esprit du Dieu vivant, pour que ce que vous écrivez soit éternel. C'est d'un tel roseau que Paul a écrit la lettre dont il dit : «Notre lettre, c'est vous ... elle est écrite non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant» (II Cor 3,2-3). Baignez votre chair dans le sang du Christ (comme il est écrit : «Pour que votre pied baigne dans le sang» (Ps 67,24); vous aussi donc, baignez les pas de votre âme et les démarches de votre esprit dans la confession assurée de la croix du Seigneur. Vous baignez votre chair dans le sang du Christ si vous effacez vos défauts, si vous lavez vos péchés, si vous portez sur vous dans votre chair la mort du Christ, comme le dit l'Apôtre : «Portant avec nous dans notre chair la mort de Jésus Christ» (II Cor 4,10). Ne vous penchez donc pas vers la terre, de peur de briser votre roseau; c'est pourquoi il a été prophétisé du Christ, parce qu'il ne se courberait pas vers la terre : «Il ne brisera pas le roseau broyé» (Is 40,3) : car cette chair que les péchés avaient broyée, Il l'a raffermie par l'effet de sa résurrection. Bon roseau que la chair du Christ ! elle a cloué au gibet de la Croix la tête du serpent, du diable, et les attraites de la convoitise du monde.

«Mais qu'êtes-vous allés voir au désert ? un roseau balancé au vent ? Qu'êtes-vous allés voir ? un homme cou-vert de vêtements moelleux ?»

Le Seigneur ne discourt pas ici des vêtements – encore que beaucoup soient efféminés en leur recherche de vêtements moelleux : comme s'ils ne pouvaient supporter le poids de la laine, ils balaient le sol de vêtements de soie qui leur couvrent les pieds, et font du vêtement un usage tel qu'il leur est une charge; pourtant Il semble ici désigner d'autres vêtements et, si je ne me trompe, les corps humains dont notre âme est revêtue. Aussi bien la tunique de Joseph a été ensanglantée (Gen 37,31), à l'image du corps du Seigneur, et l'Apôtre dit : «Se dépouillant de sa chair, Il a joué les principautés et toutes les puissances» (Col 2,15) : ne montre-t-il pas que son corps faisait figure d'un vêtement dont le Seigneur s'est dépouillé dans sa Passion, de telle sorte que sa divinité demeurât libre et hors d'atteinte ? Ainsi tout ce passage, par l'exemple du Prophète, nous exhorte à supporter courageusement la souffrance.

Puis Il ajoute : «Voyez : ceux qui ont de riches habits sont dans les palais des rois.» Les vêtements soyeux sont encore les actes et les habitudes de plaisir; c'est pourquoi l'Apôtre nous

exhorte à dépouiller le vieil homme avec ses actes pour revêtir le nouveau (Col 3,9), en qui il n'y aura pas d'agréable séduction, point de licencieux ébats, mais la pratique du travail et son fruit; attendu que la cour céleste n'accueille en aucune façon ceux qu'amollit le soin délicat de leur corps, la débauche et la recherche des plaisirs; on monte là-haut par les austères degrés d'une vertu laborieuse. Ceux dont les membres s'énervent et se dissolvent dans les délices, bannis du royaume des cieus, vieillissent dans les demeures de ce monde; et les maîtres de ce monde et des ténèbres ? ceux-là sont rois, car ils dominent par une sorte de pou-voir temporel ? accueillent en leur personne des imitateurs de leurs oeuvres.

«Mais qu'êtes-vous allés voir ? un prophète ? oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète.»

Comment donc désiraient-ils voir au désert Jean, qui était enfermé en prison ? Le Seigneur nous le propose en modèle : il a préparé la voie au Seigneur non seulement par le mode de sa naissance selon la chair et par l'annonce de la foi, mais encore en le précédant, pour ainsi dire, en sa glorieuse passion. Oui, plus grand prophète, auquel viennent finir les prophètes; plus grand prophète, parce que beaucoup ont souhaité voir (Mt 13,17) Celui qu'il a prophétisé, qu'il a contemplé, qu'il a baptisé. Mais pourtant serait-il plus grand que Celui même dont Moïse a dit : «le Seigneur notre Dieu ... vous suscitera un Prophète» (Dt 18,15), dont il a dit : «Voici ce qui arrivera : Quiconque n'écouterà pas ce Prophète sera retranché du peuple» (Ib., 19) ? Si donc le Christ est prophète, comment celui-ci est-il plus grand que tous ? Nierons-nous que le Christ soit prophète ? Bien au contraire, je proclame tout ensemble que le Seigneur est prophète, et, quant à Jean, j'affirme qu'il est prophète, et je le dis plus grand que tous, mais parmi les fils de la femme, non de la Vierge (Lc 7,28) : il a été plus grand que ceux dont il pouvait être l'égal de par sa naissance. Autre est cette nature, et sans comparaison avec les enfantements humains. Il n'y a pas de comparaison possible entre l'homme et Dieu : c'est sur ses pareils que chacun l'emporte. Aussi bien il pouvait si peu y avoir comparaison quelconque de Jean avec le Fils de Dieu qu'il est jugé inférieur même aux anges : car, est-il dit : «Celui qui est le moindre dans le Royaume des cieus est plus grand que lui». En effet, puisqu'il l'avait appelé son ange (Mt 3,1), il était juste de le placer avant les hommes; et, parce qu'il l'avait déclaré éminent entre les fils des femmes, Il a ajouté : «Car celui qui est le moindre dans le Royaume des cieus est plus grand que lui», pour lui faire savoir qu'on doit céder le pas aux anges.

Or c'est à bon droit que Jean est placé avant ses semblables, puisqu'à partir de son époque «le Royaume des cieus est forcé» (Mt 11,12). Cette expression semble un peu obscure, et c'est pourquoi nous avons jugé bon de l'amener ici d'un autre livre de l'Évangile. Car, au sens littéral, c'est l'inférieur qui est forcé par le plus fort : or le Royaume des cieus l'emporte sur les humains. Mais comme il est des objets qui, dit-on, se condensent quand on les presse, il n'est pas déraisonnable que le Royaume soit forcé quand on s'y presse en plus grand nombre. «Et ceux qui le forcent s'en emparent.» Si nous nous reportons à ce qui est écrit du Seigneur, que le Fils de Dieu a dit : «Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous» (Lc 17,21), nous remarquons que le Royaume des cieus s'affermirait en nous lorsque le Christ, ayant renversé la royauté du prince de ce monde et mis en fuite les plaisirs du siècle, règne dans l'intime de nos cœurs. Il est donc fait violence à l'âme humaine qui, captivée par divers appâts, fuit le travail, recherche la jouissance, lorsque, soit contrainte par la frayeur du supplice, soit stimulée par la récompense, elle s'efforce de se vaincre et, à force de travail, tâche d'enlever la palme que lui disputaient de nombreux adversaires. Nous enlevons en effet de ce monde la palme du salut et, par un effort vigilant, nous cueillons les fruits entourés et gardés par des serpents, de telle sorte cependant qu'il n'y ait pas enlèvement furtif, mais conquête triomphante. Il est encore une autre espèce de conquête, lorsque nous conquérons ce qui fut offert à d'autres. Qui donc sont les ravisseurs, nous n'avons nulle peine à le comprendre, puisque nous savons être descendants de la race de Benjamin, le loup ravisseur (Gen 49,27). Jean était passé le premier pour rendre juste le peuple des Juifs; le Seigneur Lui-même était venu aux brebis perdues de la maison d'Israël (Mt 15,24); Il avait envoyé ses apôtres pour établir la foi du peuple des Juifs par le discours ou par les signes et les miracles; mais tandis qu'ils se dérobaient aux bienfaits ainsi offerts, les publicains et les pécheurs se mirent à croire en Dieu, à venir à la foi. C'est donc en eux, par la prédication des apôtres, que le Royaume des cieus est pressé et affermi par le désir du peuple fidèle. Elle s'est emparée du Royaume, celle qui souffrait d'une perte de sang : car, tandis que le Seigneur allait vers la fille du chef de la synagogue, elle a prélevé, par un toucher comme furtif, le remède guérisseur (Lc 7,44). Elle s'est emparée du Royaume, cette Chananéenne qui, sortie de son pays,

disait et criait : «Ayez pitié de moi, Seigneur, Fils de David : ma fille est cruellement tourmentée par le démon» (Mt 15,22). Elle a vraiment forcé le Royaume, persévérante en ses prières, sage en ses réponses, croyante en ses paroles. Elle rappelle Celui qui la dépassait, le prie quand Il se tait, l'adore quand Il se refuse, fléchit son refus. Ne vous semble-t-elle pas ravir, quand elle arrache ce que l'on refusait, s'emparer de ce qu'on réservait pour d'autres ? Le Seigneur avait dit qu'il ne faut pas donner aux chiens le pain des enfants : elle l'admet et, tout en l'admettant, s'en empare : «Oui, Seigneur; mais aussi les chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres» (ib., 27).

Vous venez d'apprendre comment on s'empare du Royaume céleste. Forçons-le donc nous aussi, enlevons-le : nul ne mange la Pâque qu'en se hâtant (Ex 12,11). Mais qui est celle qui s'empare du Royaume ? ni la malhonnêteté, ni la débauche, ni le plaisir, mais celle dont il est dit : «Votre foi est grande; qu'il vous soit fait comme vous le voulez» (Mt 15,28). Voyez : elle a pris ce qu'elle voulait, elle l'a obtenu; ce qu'elle demandait, elle l'a extorqué. Cette veuve aussi a enlevé : en redoublant ses prières, elle a, sinon par son innocence, du moins par son importunité, obtenu d'être exaucée (Lc 18,5). L'Église donc s'est emparée du royaume de la synagogue : mon Royaume, c'est le Christ, je m'en empare; Il a été envoyé aux Juifs sous la Loi, est né dans la Loi, a été élevé selon la Loi, pour me sauver, moi qui étais sans loi. Le Christ est dérobé, puisqu'il est promis aux uns, prédestiné aux autres; le Christ est dérobé, puisqu'il naît pour les uns, est secourable aux autres; le Christ est dérobé, puisqu'il est tué par les uns, enseveli par nous : Il est dérobé à ceux qui l'épient, dérobé à ceux qui dorment. Vous savez quand ils ont avoué eux-mêmes que nous l'avons dérobé, en disant qu'ils dormaient : «Dites : ses disciples sont venus la nuit et l'ont dérobé tandis que nous dormions» (Mt 28,13). Debout donc, vous qui dormez, de peur que vous aussi en dormant ne perdiez le Christ : «Debout, vous qui dormez, et relevez-vous d'entre les morts» (Ép 5,14) : vous voyez, ils sont morts ceux qui dorment. Aussi nous ne faisons pas tort aux autres, mais nous nous pourvoyons : car ces morts ne pouvaient conserver ce Vivant. Qu'ils se lèvent, au moins sur le tard, ceux qui ont dormi, ceux mêmes qui ont perdu le Christ. On ne perd pas le Christ au point qu'il ne revienne pas, moyennant toutefois qu'on le recherche; mais Il revient pour ceux qui veillent, Il est là pour ceux qui se relèvent; bien mieux, Il est pré-sent à tous, Lui qui est partout et toujours parce qu'il remplit toutes choses. Il ne manque à personne, c'est nous qui manquons; à personne, dis-je, Il ne manque, Il surabonde pour tous : car le péché a surabondé pour que la grâce fût surabondante (Rom 5,20). La grâce, c'est le Christ, la vie c'est le Christ, le Christ est la résurrection; celui donc qui se lève, trouve qu'il est présent. Donc le Royaume des cieux est ravi quand le Christ est renié par les siens, adoré par les Gentils; ravi, quand Il est rejeté par eux, honoré par nous; ravi, quand Il est méconnu par les héritiers, acquis par les fils d'adoption.